

Dimanche 11 juin

Ephésiens 1, 3-14

Jean-Mathieu Thallinger
Froeschwiller

D'où viens-je ? Où suis-je ? Où vais-je ?

Peut-être vous arrive-t-il comme moi d'être amené à assister chaque début d'année aux vœux que, dans un exercice obligé, les maires présentent à leurs administrés ?

Tout dépendra bien sûr des capacités à communiquer de l'orateur mais en général, j'écoute ces propos quelque peu distraitement. Ce type de discours se veut programmatique, ce qui a souvent pour conséquence d'en faire des textes forts denses.

Il en va de même des interventions du Président de la République. L'avantage à ce moment-là, c'est que même si l'on décroche, dès la fin du discours, les commentateurs et analystes politiques reprennent le relais pour disséquer, interpréter, prendre parti, prolonger.

Ils font œuvre de prédicateurs en quelque sorte.

J'ai d'ailleurs toujours été admiratif devant ces hommes capables en quelques secondes de nous fournir le résumé et la substance d'un discours.

Heureusement pour celui qui sera amené dimanche prochain à prêcher sur Ephésiens 1, 3-14, il disposera du recul et du temps pour préparer son ouvrage.

Heureusement, parce qu'après qu'il ait lu, ou que quelqu'un ait lu ce texte, enfin cette phrase, il retrouvera devant lui une assemblée anesthésiée ou, avec plus de bonheur, rendue stupide par l'événement qu'aura constitué cette lecture (stupide, j'entends par là : stupéfiée, frappée de stupeur). C'est en effet rien de moins que l'histoire du salut du monde qui aura vibré en ses tympans en quelques secondes.

Une péricope programmatique, linéaire et dense.

Après la salutation initiale des versets 1 et 2, les versets 3 à 14 ouvrent en effet l'épître aux Ephésiens. Ils l'ouvrent comme nos autorités politiques ouvriront l'année : déroulant devant nous un discours **programmatique**. Sauf que celui-ci se veut donc élargi à l'histoire du salut du monde.

De manière **linéaire** : une seule phrase, remarquons-nous, qui se déploie depuis « la fondation du monde » en passant par le temps présent marqué par l'abondance des « nous » jusqu'à son accomplissement par l'affirmation de « *la rédemption* » lorsque « *les temps seraient accomplis* ».

Enfin un texte **dense**. Au point qu'il ne se prêtera que difficilement à la lecture monologuée. Un texte qui serait plus à situer dans la catégorie des hymnes ou des confessions de foi, facilitant son appropriation. Le célébrant qui en aurait la possibilité gagnerait, pour marquer le caractère de ce texte, à le faire lire ainsi en guise de confession de foi imprimée et distribuée à tous ou en place du Psaume

introductif qui pourrait être antiphoné comme cela se pratique en certains cultes.

A défaut, et plus anecdotiquement, ce texte hyperhypotaxique (longue phrase que l'on ne peut césurer à moins d'en perdre l'essence), pourra être un support intéressant pour des formations à la diction et à la lecture en public. Pour le moins, le lecteur du texte s'astreindra à en exercer la lecture plusieurs fois.

Après ces préalables de forme, faisons place aux commentaires.

1. Contexte

Balayons les quelques données essentielles.

Paul écrit cette lettre de prison à Rome, vers l'été 62. Il la fera porter dans la province romaine d'Asie par Tychique. C'est ce que nous apprennent les derniers versets (6, 21-22) : *21. Je désire que vous sachiez, vous aussi, où j'en suis et ce que je deviens ; vous serez informés de tout par Tychique, ce frère bien-aimé qui m'est un fidèle assistant dans le Seigneur. 22. Je vous l'envoie tout exprès pour vous donner de nos nouvelles et reconforter vos cœurs.*

Mais « *la critique biblique tend à douter de l'authenticité paulinienne de ce texte, qui a peut-être été rédigé par un secrétaire ou un disciple, sans rien lui enlever pour autant de son importance historique ni de sa valeur théologique* » nous dit André Chouraqui.

Il ajoute : « *à l'exception des deux versets concernant Tychicos (6,21-22), son style est étrangement impersonnel, anonyme, pourrait-on dire: l'auteur s'adresse à des lecteurs apparemment inconnus de lui plutôt qu'à des personnes qu'il a converties et qu'il chérit. La seconde remarque concerne le vocabulaire de cette lettre ; il tranche sur celui des autres lettres de Paul I: une centaine de mots, dont quelques-uns sont des hapax dans le Nouveau Testament, n'apparaissent jamais ailleurs dans le corpus paulinien. On a décelé dans certains d'entre eux une influence gnostique; certains autres sont généralement d'un emploi post-paulinien. Les phrases de cette lettre sont d'une longueur et parfois d'une complexité inhabituelles sous la plume de Paul* ».

Vous me direz : nos présidents de la république n'écrivent pas non plus forcément leurs discours mais disposent de secrétaires et conseillers pour ce faire. Pourquoi pas Paul ? Evidemment. auquel cas, si vous envisagiez de marquer le fait qu'elle ait été écrite de prison pour apporter un éclairage historico-critique il ne restera plus qu'à replier votre argumentaire.

Revenons plutôt à l'hymne introductif (1, 3-14) ; tous les commentateurs relèvent sa structure trinitaire :

3-4 : Béni soit le Père, qui nous a élus depuis la fondation du monde, source de toute bénédiction

3. Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ! 4. En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui,

4-12 : Béni soit le Fils Jésus-Christ qui nous révèle notre vocation d'enfant de Dieu.

5. nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, 6. la louange de la gloire de sa grâce qu'il nous a accordée en son bien-aimé. 7. En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la

richesse de sa grâce, 8. que Dieu a répandue abondamment sur nous par toute espèce de sagesse et d'intelligence, 9. nous faisant connaître le mystère de sa volonté, selon le bienveillant dessein qu'il avait formé en lui-même, 10. pour le mettre à exécution lorsque les temps seraient accomplis, de réunir toutes choses en Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre. 11. En lui nous sommes aussi devenus héritiers, ayant été prédestinés suivant la résolution de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté, 12. afin que nous servions à la louange de sa gloire, nous qui d'avance avons espéré en Christ.

13-14 : Béni soit le Saint-Esprit, qui scelle notre alliance à Dieu par Jésus-Christ

13. En lui vous aussi, après avoir entendu la parole de la vérité, l'Évangile de votre salut, en lui vous avez cru et vous avez été scellés du Saint-Esprit qui avait été promis, 14. lequel est un gage de notre héritage, pour la rédemption de ceux que Dieu s'est acquis, à la louange de sa gloire.

Partant de cette structure et du contexte imprécis du texte évoqué plus haut, je proposerai deux directions à la prédication :

2. De l'art de s'évader d'une prison imaginaire

Nous l'avons signalé, que le fait de ne pas savoir si la lettre est ou non de Paul, qu'elle ait été écrite ou non de prison, handicapera le prédicateur en souffrance devant son écran blanc.

En effet, une facilité pour entrer en matière serait de commencer ainsi : « Mes chers frères et sœurs, lorsque Paul écrivit sa lettre aux chrétiens de la ville d'Ephèse, il était à Rome en prison. Et pourquoi était-il en prison ? Je vous le demande ? A cause de sa foi ! Exemple d'abnégation et de suivance du Christ ».

Peut-être que le fait de ne pas savoir, qui nous prive de cette facilité est finalement une chance. Parce qu'entre nous, que Paul ait été en prison assis sur une paille humide ou sur une plage égéenne en train de siroter un verre d'Ouzo, ou que le texte ait été écrit par un des ses proches, cela nous renseigne-t-il sur l'universalité du plan de salut de Dieu en Jésus-Christ ?

L'abus de l'usage historico-critique dissimule souvent la tentation de faire de notre prédication une démonstration, mais la nature de l'Écriture et de toute parole chrétienne engagée ne relève-t-elle pas d'abord du mode du témoignage ? Et dans ce registre-là, l'usage de la métaphore sera plus intéressant.

Métaphore de la prison ?

Oui, pour évoquer l'affirmation que nous sommes prédestinés à la sainteté (v 4) : ***Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui.***

Voici une formule et une idée qui pour beaucoup évoquent aujourd'hui le pire de la pensée protestante : la prédestination, en particulier dans sa version calviniste de la double prédestination : au salut et à la damnation. Dieu, du haut de sa superbe, aurait choisi unilatéralement les élus. Serai-je enfermé dans la volonté souveraine de Dieu ? Condamné à perpétuité à faire œuvre d'excellence et de sanctification pour me prouver que je suis sauvé ?

Les dérives de cette approche sont connues. Ne s'apparentent-elles pas à une prison imaginaire dans laquelle beaucoup s'enferment ? Un peu comme une prison à la porte ouverte dont nous n'oserions franchir le seuil ? Ou ces systèmes de clôtures anti-fugue pour chien : chaque fois que le chien s'approche de celle-ci il prend une décharge électrique. Au bout de quatre ou cinq fois, l'animal a

compris la leçon et vous pouvez couper l'alimentation. Il ne s'y risquera plus alors que le risque n'existe plus.

Ou alors cette parabole de Jacques Ellul (dans « la parabole humiliée ») :

Le prisonnier

« un homme est enchaîné, pieds et poings liés, chaînes scellées. Il ne peut en rien se libérer. Vous venez avec une masse et vous brisez les chaînes. C'est dans sa matérialité un acte purement négatif, exclusivement négatif : vous avez cassé un bien joli produit de la technique humaine, des chaînes. Vous avez détruit l'œuvre d'un artisan ou d'une entreprise manifestant le progrès humain. Vous êtes uniquement négatif, d'autant plus que vous ne faites plus rien d'autre. Vous avez cassé un bel objet en fer, désormais inutilisable. Et vous vous êtes arrêté là. Vous n'avez rien construit de positif. C'est sûr.

Mais avais-je en outre à prendre le prisonnier libéré par la main, à le mettre sous ma tutelle, à lui apprendre ce qu'il avait à faire, ce qu'il pouvait faire ? Avais-je à remplacer sa chaîne de fer par une autre invisible ? Cette œuvre purement négative n'est-elle pas productrice de la liberté pour l'homme qui, sans entraves, peut se mettre debout, se mettre à marcher, choisir sa direction, ce qu'il ne pouvait pas faire ? Eh bien qu'il le fasse ! Mais lui seul peut le faire et s'il préfère rester accroupi dans sa prison à regretter ses chaînes, quelle œuvre positive puis-je encore accomplir pour lui ? »

Ainsi en va-t-il de mots comme celui de la prédestination (et de beaucoup d'autres comme le péché, l'évangélisation, ...) : chargés par l'histoire et leurs usages abusifs, nous n'osons plus les approcher. Mais la porte est ouverte pourtant, les chaînes sont tombées depuis longtemps.

Parce que l'idée que nous ayons été prédestinés depuis la fondation du monde, plus que de nous enfermés dans une fatalité ou un déterminisme desséchant nous dit tout le contraire. « *Elus par le Père, ... prédestinés dans son amour... nous faisant connaître le mystère de sa volonté, selon son bienveillant dessein* ».

Alors prédestinés ? Oui, comme un père peut rêver son enfant, le désirer, l'attendre, le projeter...

Pour le dire autrement : *que faisait Dieu avant la fondation du monde, alors qu'il n'y avait ni lumière, ni temps, ni monde ? Il rêvait de l'homme.*

3. D'où viens-je ? Où suis-je ? Où vais-je ?

Nous célébrerons le dimanche de la Trinité. L'occasion est belle de méditer sur celle-ci. Non en un développement théologique élaboré. A partir simplement de ce qu'en dit notre texte.

Essayons d'identifier les fonctions des trois personnes de cette Trinité :

- Le Père ? Il nous précède et nous a choisis.
- Le Fils ? Il nous rachète
- Le Saint-Esprit ? Il garantit et pérennise la relation au Père par le Fils (il la scelle).

En fait nous pouvons lire ces fonctions diachroniquement : ces fonctions sont fondamentalement liées au temps :

Le Père, qui nous précède, me dit d'où je viens. Qui d'entre nous a choisi son passé ? Le Fils nous rachète, en cela et les multiples « nous » qui émaillent le texte renforcent cette idée, il nous inscrit dans la réalité du monde, ici et maintenant. Il m'aide à me situer dans mon présent « où je suis ». Le Saint-Esprit me rassure quant à ce qui m'attend, une sorte d'assurance sur ma vie, de garantie que celui qui me précède, qui m'inscrit dans la réalité de ce monde, ne

m'abandonnera pas.

Ainsi cette expression trinitaire dit la totalité de mon existence, ainsi elle me fait accéder à l'universel. Elle dit et répond aux angoisses existentielles de toute humanité : **D'où viens-je ? Où suis-je ? Où vais-je ?**

Dans un monde où temps et espace s'accroissent, ces questions renforcent leur poids sur nos existences. En cela cette conception trinitaire nous ancre comme un trépied, en nos 3 dimensions d'existence : passé, présent, avenir.

Si nous regardions Yukel, il nous parle du sujet soumis à l'angoisse de ne pouvoir se situer en ces trois dimensions :

" Chassés du jardin et incapables d'atteindre le royaume, les sujets déçus souffrent de l'aliénation. Regardons Yukel

- De quoi rêves-tu?
- De la Terre
- Mais tu es sur terre
- Je rêve de la Terre où je serai
- Mais nous sommes là, l'un juste en face de l'autre et je ne connais pas où nous avons les pieds sur terre
- Je ne connais que les pierres du chemin qui conduit, comme il est dit, à la Terre.

Le chemin qui conduit à la terre, inévitablement passe à travers le désert. Le sujet malheureux vit, sur son chemin, ce détour comme un exil. Les exilés ne sont pas condamnés à vagabonder sans fin, mais sont (depuis le commencement) destinés à revenir.

Ce retour à la maison promet une perfection qui excède la satisfaction originelle. Le désert est laissé derrière soi : les exilés rentrent dans une terre où coulent le lait et le miel. Quand une terre devient la Terre, le nomadisme des exilés arrive à (une) sa fin "

*Mark C Taylor. Errance.
Lecture de Jacques Derrida.
Un essai d'a-théologie postmoderne.
1985.*

Le Saint-Esprit, le Fils, le Père : la Trinité républicaine.

Enfin, et ce pourrait être une heureuse entrée en matière, nous pouvons noter la plus que parenté entre notre Trinité chrétienne et une autre Trinité, la Trinité républicaine : liberté, égalité, fraternité.

Les correspondances entre ces deux trinités sont plus que coïncidences.

- Le sentiment d'être enfants d'un Dieu-Père ne fonde-t-il pas notre sentiment de fraternité ?

- la prédication du royaume, la fréquentation des catégories sociales dépréciées, d'étrangers, de marginaux, de rejetés par Jésus ne fonde-t-il pas pour un sentiment d'égalité entre tous les hommes.

- L'Esprit-Saint, soufflant où il veut, garantissant le respect de la parole donnée de Dieu, ne fonde-t-il pas notre liberté chrétienne ?

Nous obtenons ainsi :

La fraternité au nom du Père, l'égalité au nom du Fils, la liberté au nom de l'Esprit Saint. La Trinité chrétienne inversée.

Inversée parce que l'idéal chrétien part de l'universel (le Père) pour s'ouvrir au singulier (la liberté, qui ne peut être que personnelle) alors que l'idéal des Lumières partira du singulier (le citoyen) pour s'ouvrir à l'universel.

Je sais bien que je serai accusé, pour ces propos, de néoconservatisme à la française. Je serais en train de vendre le destin manifeste de la France des Lumières et de la Révolution ?

Pourtant, du fait de l'arrière-fond religieux de la devise trinitaire républicaine, elle faillit disparaître. Voici ce que mon ami Google me renvoyant sur le site du gouvernement français en dit :

« A partir de 1793, les Parisiens, rapidement imités par les habitants des autres villes, peignent sur la façade de leurs maisons les mots suivants : "unité, indivisibilité de la République ; liberté, égalité ou la mort". Mais ils sont bientôt invités à effacer la dernière partie de la formule, trop associée à la Terreur...

Comme beaucoup de symboles révolutionnaires, la devise tombe en désuétude sous l'Empire. Elle réapparaît lors de la Révolution de 1848, empreinte d'une dimension religieuse : les prêtres célèbrent le Christ-Fraternité et bénissent les arbres de la liberté qui sont alors plantés. Lorsqu'est rédigée la constitution de 1848, la devise " Liberté, Egalité, Fraternité " est définie comme un " principe " de la République.

Boudée par le Second Empire, elle finit par s'imposer sous la IIIème République. On observe toutefois encore quelques résistances, y compris chez les partisans de la République : la solidarité est parfois préférée à l'égalité qui implique un nivellement social et la connotation chrétienne de la fraternité ne fait pas l'unanimité ».

http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/france_829/decouvrir-france_4177/france-a-z_2259/symboles-republique-14-juillet_2615/liberte-egalite-fraternite_5155.html

à suivre...